

toujours, seront fermés demain... On ne refuse rien aux mourants, vous le savez, et je vais mourir... Vivre à vos pieds ou mourir pour vous, madame c'était ma destinée. N'ayant pu vivre en vous aimant, je vais mourir pour vous avoir aimée. C'est du bonheur encore... Si vous saviez comme je vous aimais ! Si vous saviez comme je vous aime !... Si vous saviez.

La voix d'André devint de plus en plus faible.

Ses lèvres s'agitaient encore ; on n'entendait plus les paroles qu'elles prononçaient. Sa tête, un instant soulevée, retomba doucement sur l'oreiller. Une joie surhumaine rayonnait sur son visage. La charmante apparition, visitant son délire, avait sans doute soulevé son voile.

— De qui parle-t-il ? demanda Georges au baron.

— D'une femme qu'il aime et qu'il croit voir...

— Quelle est cette femme ?

— Je l'ignore comme vous.

Georges se hâta d'aller réveiller le médecin dans la chambre voisine.

— Qu'espérez-vous, docteur ? demanda Croix-Dieu.

— Rien encore, mais, si l'accès de fièvre qui commence n'emporte pas notre blessé, je ne désespérerai plus, et la guérison deviendra, sinon probable, du moins possible.

XI

Croix-Dieu pensa :

— Il y a quelques heures à peine, la science condamnait André ; si la nature l'a sauvé, je reprendrai courage, moi aussi, et la confiance qui donne la force me reviendra pour la lutte.

Puis, se tournant vers Tréjan, il murmura à son oreille :

— Je ne vous laisserai pas seul auprès de notre ami... Je veux le veiller avec vous.

Georges serra la main du baron et répliquant :

— Vous aussi, vous l'aimez bien... et depuis plus longtemps que moi...

L'artiste se rendit sans retard chez son cousin, et fut introduit dans le splendide cabinet de travail où l'attendait M. de Grandlieu.

Armand de Grandlieu franchit le seuil, de la chambre de sa femme, s'approcha du lit, et, pâlisant un peu, effleura de ses lèvres les cheveux épars sur le front virginal qui s'offrait à lui.

— Chère enfant, dit-il notre cousin Tréjan, qu'hier au soir j'avais laissé veillant avec sollicitude le marquis de San-Rémo, est venu tout à l'heure et me quitte à l'instant...

L'artiste, en rentrant dans la chambre du blessé après sa courte visite à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, annonça au baron qu'avant une heure le vicomte arriverait.

Croix-Dieu avait un tact trop fin pour ne point se rendre compte de la répulsion tout instinctive qu'il inspirait à M. de Grandlieu.

En conséquence, et très-logiquement, loin de rechercher sa présence, il l'évitait.

Il ne lui restait en outre que juste le temps nécessaire pour prendre un parti relatif à la lettre anonyme reçue la veille, et dont l'auteur, il en était sûr, ne pouvait être que Sarriol.

Donc il quitta la rue de Boulogne, où toutes choses restaient en l'état, il retourna chez lui, il relut une dernière fois la menaçante épître, puis, plongeant sa tête brûlante entre ses mains crispées, il réfléchit profondément.

Le résultat de ses réflexions peut se résumer en un bien petit nombre de lignes.

— Refuser c'est impossible ! se disait-il. Qu'importent quelques billets de banque de plus ou de moins, quand on est engagé comme moi dans une partie complexe dont le gain final peut mettre en mes mains des millions ?... Ce qui rend la situation déplorable, c'est que Sarriol, encouragé par le succès de ce premier *chantage*, ne s'arrêtera pas là ! Ses exigences, renouvelées sans cesse et grossissant toujours, seront évidemment sans limite !... il ne me laissera ni paix ni trêve !

Comment conjurer le péril ? Il n'est qu'un seul moyen, celui-ci : faire de l'ennemi d'aujourd'hui l'allié de demain... Le compromettre adroitement, le dominer comme autrefois ! Il restera toujours dangereux, je le sais bien, mais j'égaliserai les chances, et, s'il me tient, je le tiendrai ! Le gredin s'y prêtera-t-il ? La question est là !... Les souvenirs de la *butte du Bel-Air* et du *Panier fleuri* doivent le mettre en défiance... Il est invulnérable et je suis à sa merci s'il reste dans son ombre... Parviendrai-je à l'en faire sortir ? Le diable le sait... Quoi qu'il advienne, j'essayerai, et dans tous les cas je suis sûr ainsi de gagner au moins du temps... On ne tue pas la poule aux œufs d'or !

Croix-Dieu, ayant pris un parti, se mit à son bureau et écrivit rapidement, en ayant soin de modifier son écriture d'une façon complète afin qu'on ne pût faire de sa lettre une arme contre lui. Voici cette lettre :

« Ou je me trompe fort, ou mon correspondant anonyme est en effet un ancien ami, envers lequel j'ai eu des torts graves que je me suis reprochés bien souvent.

« La preuve sans réplique de la sincérité de mes regrets est la promptitude avec laquelle je fais l'envoi demandé, quoique la connaissance de mes affaires ne puisse amener pour moi aucun résultat fâcheux. Je devais à la société. J'ai payé ma dette. Le passé n'existe plus ; l'éponge légale a passé sur lui. Je suis aujourd'hui bien réellement ce que je parais être, et ma cuirasse n'a pas un défaut par où on puisse m'atteindre.

« Peut-être aurai-je bientôt l'occasion d'être utile à X. Y. Z. beaucoup plus sérieusement qu'aujourd'hui. Je le prie donc, non de ce faire connaître à moi, s'il juge convenable de conserver, quant à présent, l'incognito, mais de m'indiquer un moyen quelconque de correspondre avec lui.

« X. Y. Z. ne peut et ne doit craindre aucun piège. On ne prend pas deux fois un fin renard à la même amorce. Mon correspondant connaît trop bien mon intelligence pour supposer que je l'ignore. »

Croix-Dieu glissa sous enveloppe sa courte épître en même temps que dix billets de mille francs, traça sur l'enveloppe ces mots :

PARIS.

Poste restante.

X. Y. Z.

Puis il cacheta avec un cachet de fantaisie, et il alla lui-même jeter sa lettre au grand bureau de la rue Saint-Lazare.

XII

Deux jours s'écoulèrent.

Croix-Dieu, très-désappointé, très-inquiet, ne recevait aucune réponse de X. Y. Z. et le silence de son correspondant anonyme, équivalant au refus formel de se mettre personnellement en rapport avec lui, semblait rempli de menaces.

Mais il ne pouvait rien, qu'attendre.

Rue de Boulogne, les choses allaient sinon bien, du moins mieux.

André de San-Rémo se soutenait. Aucun des accidents intérieurs redoutés par le médecin ne s'était produit. On ne pouvait dire que le jeune homme fut hors de danger, mais le danger n'avait rien d'immédiat, et nous pouvons ajouter : rien de probable.

Les accès de fièvre se suivaient à intervalles réguliers, accompagnés de délire, et ce délire se manifestait toujours de la même manière.

André croyait voir une femme, Germaine, au chevet de son lit. Il lui parlait avec une ardente exaltation et la suppliait de lever son voile. Elle cédait. Il s'efforçait alors de se soulever pour saisir les mains de la vision enchanteresse, pour l'attirer à lui, pour la presser contre son cœur, et il retombait sur son lit, ivre de joie et brisé de fatigue.

Quand à ces crises succédait un calme relatif, il s'étonnait